

J'ai épousé mon prince
(Merci du cadeau !)

Du même auteur :

Mon prince ne viendra pas (Tant pis, je ferai sans !)
(2019)

Notre échappée belle
(2020)

Pour nous sauver
(2020)

Alex KIN

J'ai épousé mon prince

(Merci du cadeau !)

Auto-édition

Ce livre a été publié sur **www.bookelis.com**

Illustrations de la couverture :
© Julien Tromeur / Adobe Stock

© Alex KIN, 2021

Dépôt légal : Juillet 2021
ISBN : 979-10-359-4593-0

A. KIN
37250 VEIGNE

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.
L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

À toutes les mamans
parfaitement imparfaites de cette Terre,
À celles qui courent après le temps,
À celles qui distribuent de l'amour et des bisous,
À celles qui soignent les trous dans les genoux
et réparent ceux des pantalons,
À celles qui disputent, réprimandent,
encouragent, récompensent,
À celles qui jurent comme des charretières
malgré la présence des chastes petites oreilles
qui enregistrent tout et ressortent les gros mots
toujours au moment le plus opportun,
À celles qui tiennent la barre par tout temps,
même en cas de grosse tempête,
À celles qui font les gros yeux alors qu'elles voudraient rire
des bêtises de leur progéniture,
À celles qui pleurent des larmes de leurs enfants,
À celles qui se trompent parfois
mais continuent d'avancer quand même,
Et aux papas, que je n'oublie pas,
car ils sont dans le même bateau !

...

Et à ceux qui ont fait de moi une maman...

Je vous aime.

Quelques mots pour commencer

À vous qui avez fait connaissance avec Clothilde dans « *Mon prince ne viendra pas (Tant pis, je ferai sans !)* », je suis ravie de vous retrouver !

Attendez, j'en vois certains et certaines qui ont manqué ce premier opus ? Stop, refermez tout de suite ce roman, et dépêchez-vous d'aller lire « *Mon prince...* » ! Ne vous privez pas de découvrir Clo-Clo et toute sa bande à travers les péripéties qui les ont conduits là où ils sont aujourd'hui ! C'est comme en amour : on a le droit de sauter les préliminaires, mais c'est quand même dommage de s'en passer !

Bon, redevenons sérieux. Si la curiosité est trop forte, si vous ne pouvez pas attendre plus longtemps pour dévorer le chef-d'œuvre que vous tenez actuellement entre vos mains, rassurez-vous : l'histoire que je m'appête à vous conter — mince, cette formule a un côté tellement formel, et dans le même temps, je me retrouve dans la peau de *Père Castor*, mais avec cette référence je vous parle d'une époque que les moins de vingt ans ne peuvent pas connaître... Je disais donc, cette comédie romantique peut

s'apprécier sans avoir lu la première partie. Cependant, pour que vous ne soyez pas perdus, je vais vous livrer quelques informations.

Clothilde était la plus grande poissarde de la Terre en matière d'hommes. S'il y avait un looser à cent kilomètres à la ronde, il se mettait en travers de son chemin. Elle s'était donc convaincue que l'amour n'était pas pour elle, et qu'elle allait finir vieille fille. Elle n'était pas déprimée pour autant, car bien entourée par ses amies Émilie, Morgane et Virginie, et très occupée par ses nombreuses activités.

Ces bonnes résolutions, c'était avant de rencontrer Hugo. Beau comme un dieu et charismatique en diable, il avait tout pour la séduire s'il ne s'était pas révélé être le chef de son chef à son nouveau travail. Clothilde s'est persuadée que cette relation allait forcément mal tourner, comme toutes les précédentes, et elle a longtemps refusé de céder à ses avances.

Malgré tout, à force de patience et de persévérance, Hugo est parvenu à conquérir son cœur. Il lui était destiné, elle ne pouvait pas le laisser passer sans réagir. Pourtant, elle y a mis toute la mauvaise volonté du monde, entre ses réticences, sa paranoïa et sa jalousie. Mais lorsqu'un conte de fées vous fonce dessus comme un semi-remorque lancé à vive allure, difficile d'y échapper !

Et pour ceux qui ont eu le plaisir infini de lire les mésaventures de Clothilde et les siens dans « *Mon prince ne viendra pas* », sachez que depuis que vous les avez quittés, nos héros en ont vécu, des événements ! Suite à la grande demande si romantique de Hugo, notre couple préféré a convolé en justes noces quelques mois plus tard. À force de s'entraîner à faire des bébés, ils ont fini par en pondre un.

C'est donc une Clo maman que vous allez retrouver dans ce roman. En tant que gaffeuse inconditionnelle, vous vous doutez bien qu'elle ne pourra jamais prétendre au titre de *Mère de l'année*, mais elle ne s'en tire quand même pas trop mal, comme tous les parents de bonne volonté.

En ce qui concerne la vie professionnelle, Hugo a pris du galon dans la société où ils travaillent tous les deux, ce nouveau poste l'accapare beaucoup. Leur petite famille a trouvé son rythme grâce à l'investissement de Clothilde qui s'est transformée en une espèce de robot multitâche pour assurer sur tous les fronts.

Cependant, cet équilibre s'avère précaire, et le moindre grain de sable pourrait venir enrayer cette belle mécanique...

1.

— Clothilde ! En salle de conférence, tout de suite !

Je jette un coup d'œil agacé à mon collègue. J'hésite entre un salut nazi au cri de *Heil Hitler* pas très politiquement correct, mais bien adapté en réponse à cette sommation aboyée avec tant d'amabilité, ou obtempérer en agitant la queue, la langue pendante, comme un bon toutou discipliné. Mais j'ai un problème plus important que de me faire siffler comme un chien pour obéir : je vérifie ma montre, il est bientôt dix-sept heures trente. Depuis quand est-ce une heure décente pour convoquer les gens ? Je suis censée partir dans cinq minutes pour m'occuper des filles.

— C'est quoi cette histoire ? Je dois rentrer, pourquoi on nous colle une réunion maintenant ?

— Mathieu réclame la présence de tout le monde, Jacques et lui veulent nous annoncer quelque chose.

Jacques est mon chef, et Mathieu mon n+2. Il a remplacé Hugo, mon mari, après sa promotion. Des blagues ont circulé à l'époque, se demandant si c'était le poste qui m'affriolait et pariant sur le fait que j'allais aussi draguer le suivant à l'occuper. J'ai coupé court aux rumeurs en répon-

dant que j'étais surtout attirée par le pouvoir, donc si je devais tromper Hugo, ce serait pour me faire sauter par le PDG et personne d'autre. Il paraît que notre Président a beaucoup ri de ma plaisanterie lorsqu'il en a eu vent. Cependant, il préférerait que j'arrête de raconter ce genre de chose avant que sa femme en entende parler, car elle risquerait de ne pas trouver cela très drôle. Je vous laisse imaginer ma tête les rares fois où je le croise dans un couloir : le visage rouge écrevisse, les yeux rivés vers le sol, tentant désespérément de disparaître de la surface de la planète par la seule force de ma pensée.

Me voilà donc entraînée contre mon gré à ce briefing imprévu. Je sais déjà que la crèche va me passer un savon pour mon retard. Pire, si j'arrive après la fermeture de l'accueil périscolaire, c'est au commissariat de police que je devrai récupérer Emma. Inenvisageable.

Je me poste à l'entrée de la pièce, pour pouvoir m'éclipser si les débats s'éternisent. Nous sommes obligés de patienter pendant pas loin d'un quart d'heure avant de nous retrouver au complet. Le temps passe et je me demande quand je vais enfin être libérée.

La séance est heureusement très brève. Mathieu souhaite juste nous informer de l'officialisation du départ à la retraite de Jacques en juillet prochain. C'était donc ça, la grande nouvelle qui ne pouvait pas attendre ? Jacques est vieux ? Waouh, quel scoop ! Vraiment, malgré les indices évidents, on n'avait rien vu venir...

Je retourne en vitesse à mon bureau pour attraper mes affaires et m'enfuir d'ici avant qu'on ne m'impose un autre rendez-vous tout aussi urgent qu'inutile. Bien sûr, c'est au-

jourd'hui qu'un embouteillage monstrueux me ralentit alors que je suis déjà à la bourre.

Comme je le craignais, j'ai droit à une réprimande de la responsable de la crèche. Elle me rappelle avec fermeté que je dois « *me conformer aux règles de son établissement pour le bien-être de tous, et notamment celui de mon enfant qui a besoin d'un cadre bien défini* », avec des horaires respectés à la seconde près pour pouvoir s'épanouir. En gros, ma pauvre fille est partie pour vingt ans de psychanalyse du fait de l'incapacité de son horrible mère à venir la chercher à l'heure. Il faut se calmer, on ne parle que de trente minutes bon sang, ce n'est pas comme si je l'avais abandonnée sous un pont !

Enfin, pour le moment, Margaux ne semble pas traumatisée le moins du monde et elle m'accueille avec un grand sourire. Ma bouille d'amour s'amuse à empiler des cubes de toutes les couleurs dans une magnifique construction — même si je ne parviens pas à deviner ce qu'elle est en train de bâtir.

Je l'aide à ranger ses jouets sous l'œil réprobateur de la puéricultrice qui en profite pour en remettre une couche sur l'impérieuse nécessité de me montrer ponctuelle. Je me retiens de lui faire remarquer que son sermon à rallonge n'arrange rien. Mon petit doigt me dit que cette bravade risquerait de m'attirer plus d'ennuis qu'autre chose. J'ai l'impression d'être une écolière convoquée dans le bureau de la directrice, je vais hériter de trois heures de colle.

D'ailleurs, en parlant d'écolière, il y en a une qui m'attend de pied ferme. Je dois encore passer prendre Emma. Lorsque j'arrive, la garderie est sur le point de fer-

mer ses portes. Ma belle-fille fait le pied de grue, l'air revêche, manteau et cartable sur le dos.

— Désolée, j'ai été retenue au bureau.

Mes excuses ne servent à rien. Emma lève les yeux au ciel et me suit sans m'adresser un seul mot. Ah là là, Emma... Si mes amies considèrent que mon histoire avec Hugo relève du conte de fées, il faut quand même indiquer que dans ma version à moi, le prince charmant a été livré avec une héritière issue d'une première union. Vous commencez à la sentir, l'angoisse qui monte ? Et si je précise que dans ce conte-là, ce n'est pas la grenouille qui se change en beau héros, mais sa mignonne progéniture qui se transforme en vampire assoiffée du sang de sa marâtre, vous comprenez mieux le problème ? Miss couette-couette adorable a viré ourse grincheuse quelque part vers son dixième anniversaire. Et maintenant, c'est devenu une préado très... une préado quoi, pas besoin de vous faire un dessin ! Et ne venez surtout pas me dire qu'à son âge elle est trop jeune pour faire sa crise d'adolescence, sinon je vous force à vivre une semaine chez nous et vous verrez qui a raison.

Son grand jeu consiste à me crier au visage que je ne suis pas sa mère chaque fois que je lui donne un ordre ou que je me permets une remontrance. Elle s'arrange toujours pour me rabrouer quand son père n'est pas présent. En même temps, vu que Hugo n'est jamais à la maison en ce moment, ce n'est pas très compliqué pour elle de rester discrète.

Où est donc passée la petite fille rieuse et gaie qui réclamait sans cesse des bisous ? Pourquoi suis-je maintenant obligée de me coltiner cette tronche de cake qui s'est fixé pour seul objectif de me rendre la vie impossible ? Parfois, quand j'y pense, je regarde Margaux en me demandant si

elle tournera forcément de la même façon. Vu le magnifique exemple qu'elle a sous les yeux en permanence, c'est à craindre !

Lorsque nous arrivons à la maison, ma journée n'est pas terminée pour autant, bien au contraire. Je dois encore m'occuper des douches de ces demoiselles et faire faire les devoirs à la grande, tout en préparant le repas et en essayant de maintenir l'illusion que nous ne vivons pas dans une porcherie. Une vraie gageure...

Je mets des pâtes à cuire pendant qu'Emma s'installe à son bureau pour étudier et que Margaux tente de se déshabiller seule dans la salle de bain. Ça, c'est pour la version officielle. Dans la réalité, ma belle-fille lance la musique à fond au lieu d'ouvrir ses cahiers et la petite dernière décide de vider le contenu de tous les flacons à sa portée dans la baignoire. Lorsque je la rejoins, la pièce cocotte plus qu'une parfumerie. Je prends sur moi pour ne pas sortir de mes gonds.

J'active la toilette de Margaux, puis je redescends à la cuisine pour verser les coquillettes dans un plat et les enfourner avec de la crème et des lardons. Je m'attaque ensuite à la partie la plus compliquée de ma soirée : les devoirs d'Emma. Étant donné qu'elle n'accepte aucune remarque de ma part, l'encadrer dans son travail se révèle un dangereux exercice d'équilibriste, mais je commence à devenir experte dans l'art de marcher sur un fil.

Hugo arrive vers vingt heures, alors que nous nous apprêtons à dîner. Enfin !

— Mon train a été supprimé, c'était de la folie pour en trouver un autre, se justifie-t-il en m'embrassant distraitemment.

Depuis sa promotion, il passe de plus en plus de temps à notre agence de Paris, donc je me retrouve souvent seule pour gérer l'intendance du foyer. Il s'installe à sa place et s'enquiert du menu.

— Encore du gratin de pâtes ? grogne-t-il. Ce serait sympa de varier de temps en temps. Un peu de légumes, ça ne ferait pas de mal aux filles.

Je m'arrête à un mètre de lui, notre repas dans les mains. Je n'en reviens pas qu'il se permette ce commentaire alors qu'il rentre du boulot pour se tourner les pouces. Mon regard assassin glisse alternativement du plat à la tête de Hugo. Puis au plat. Puis à la tête de Hugo. Mon mari se renfrogne. Il me connaît bien, il a compris ce qui m'a traversé l'esprit l'espace d'un instant. Mais notre pitance atterrit en douceur sur la table sans passer par son crâne qui l'a échappé belle. Il devrait se méfier, je n'aurai pas toujours autant de self-contrôle s'il s'obstine à se montrer désagréable.

Emma s'est déridée avec le retour de son père. Je les laisse discuter ensemble le temps de me calmer. Margaux réclame aussi l'attention de Hugo, en tendant vers lui ses petits bras potelés pour obtenir un câlin. J'observe la scène à distance. Comme toujours, mon époux débarque avec son costume de super héros alors que c'est bibi qui se tape toutes les corvées. Ne vous y trompez pas, je ne demande pas que les filles lui battent froid. Mais tout le monde semble trouver légitime que je doive assurer seule sur tous les fronts. Oui, pardon, j'entends quelqu'un au fond de la salle ? Qu'est-ce que vous dites ? Que c'est normal parce que je suis une maman ? Ah, pardon, au temps pour moi...

2.

Quel bonheur de commencer la journée la tête au-dessus des toilettes ! Se réveiller avec le cœur au bord des lèvres et lutter jusqu'au soir contre la nausée, c'est redevenu mon quotidien depuis quelques semaines. Car oui, je ne vous ai pas dit : je suis encore enceinte ! Je me suis transformée en poule pondeuse depuis que j'ai épousé Hugo. Margaux va tout juste fêter ses deux ans, et Bébé n° 2 est déjà en route. Mais ce sera le dernier. Si mon mari veut s'acharner, il aura droit à une vasectomie maison.

Cela ne devrait pas être trop difficile de lui faire entendre raison, maintenant qu'il sait que nous attendons un fils. Lorsqu'il a appris le sexe durant une échographie de contrôle, j'ai bien cru qu'il allait faire le tour du cabinet du médecin en courant, les bras écartés, comme un joueur de foot euphorique après le but décisif d'une finale de coupe du monde. Je me suis moquée de lui après avoir quitté le docteur.

— Rassure-moi, si on nous avait annoncé une petite fille, tu ne te serais quand même pas mis à pleurer, non ?

— Arrête de me charrier ! Évidemment que j'aurais été content. Mais, là, tu comprends... Un garçon !

Je me lave les dents et finis ma toilette avant de passer en cuisine pour servir le petit déjeuner aux demoiselles. Mon mari nous honorant de sa présence ce matin, j'échappe au tête-à-tête avec Miss tronche-de-cake qui retrouve le sourire dès que son père est dans les parages.

Pendant que je nourris Margaux, j'en profite pour interroger Hugo suite à ma réunion de la veille.

— Tu savais que la date du départ en retraite de Jacques était fixée ?

Mon époux évolue dans les hautes sphères de notre société, il doit être au courant.

— J'en ai entendu parler, me confirme-t-il.

— Je me demande comment ça va se passer dans le service sans lui.

Hugo relève le nez de son café et m'observe un instant.

— Tu n'envisages pas de prendre la suite ?

— La suite de quoi ?

Je suis occupée à me battre avec notre fille qui pense que son biberon est une fusée dont la mission est d'atterrir sur ma tête, tout en lui préparant un toast de beurre avec de la confiture. Hugo se montre plus explicite.

— Le poste de Jacques se libère, ça ne t'intéresserait pas de prendre sa place ?

Ma main tendue vers Margaux pour lui donner sa tartine s'arrête à mi-chemin de sa destination. Je le regarde d'un air interdit.

— Tu es sérieux ?

Il hausse les épaules avec nonchalance.

— Pourquoi pas ?

Pas un instant je n'ai songé à cette possibilité depuis l'annonce du départ de Jacques — sûrement parce que jusque-là, je n'ai pas eu une seconde à moi pour y réfléchir. Mais maintenant que Hugo me le suggère, je trouve cette idée très pertinente.

Margaux attend sa nourriture, la tête en avant, la bouche grande ouverte. Vexée d'avoir perdu mon attention, elle donne un grand coup dans la tartine qui m'échappe des mains et tombe par terre, côté confiture sinon ce ne serait pas drôle.

Je râle. Aucun contretemps n'est toléré dans notre planning minuté comme une opération militaire, car il engendre forcément des retards en cascade. Je n'ai pas envie de rater le début de ma réunion qui a lieu à l'autre bout du département. Pour m'aider, Hugo me propose de nettoyer les dégâts et de déposer Margaux à la garderie pour que je puisse partir l'esprit tranquille.

Bien qu'il me rende un immense service, son côté chevaleresque m'agace : suis-je vraiment censée me réjouir que pour une fois, il daigne s'impliquer dans notre vie de famille ?

Il y en a une en tout cas qui se montre enchantée par ce changement de programme, c'est Emma.

— Oh, Papa, si tu as le temps, tu peux m'emmener à l'école ?

Il vérifie sa montre.

— Pas de souci. Si on ne traîne pas, tout le monde devrait être à l'heure.

— Génial ! Clothilde, elle, elle ne veut jamais m'accompagner !

Peut-être parce que je cours du matin au soir et que je ne peux pas me permettre ce luxe ? Au lieu de prendre ma défense, Hugo envoie un clin d'œil à sa fille.

— Ça me fait plaisir.

Je le fixe d'un air sombre. Encore une fois, il s'attribue le beau rôle en me faisant passer pour l'affreuse marâtre de service. Captant mon regard, il fronce les sourcils en signe d'incompréhension. Mais il n'est pas l'heure de s'expliquer. Puisqu'il m'offre une possibilité de m'enfuir, j'en profite avant d'exploser. Je referme la porte derrière moi en soufflant de soulagement. J'ai besoin d'air.

Je monte dans ma voiture, et avant de démarrer, je prends le temps d'observer notre maison. Lorsque Hugo et moi avons décidé de vivre ensemble, après plusieurs mois de relation, je me suis installée chez lui, dans son appartement. J'étais très heureuse de partager sa vie, mais j'avais un peu l'impression de débarquer dans son univers avec mes gros sabots. Cet endroit, c'est le foyer que nous avons construit tous les deux.

Au début, nous résidions tous dans le centre-ville de Tours. Quand je dis tous, je ne parle pas seulement de Hugo et moi, mais aussi d'Élise et de son époux, Henri. Élise est l'ancienne compagne de Hugo, la maman d'Emma. Ils se sont séparés en bons termes et se partagent la garde de leur fille une semaine sur deux.

Quand Henri et Élise ont accueilli leur petit Gabin, ils ont souhaité déménager en banlieue pour s'offrir une maison avec jardin. Comme ses parents ont toujours mis un point d'honneur à faire passer les intérêts d'Emma avant tout, la question d'une nouvelle organisation s'est posée.

Comment la demoiselle allait-elle faire pour l'école s'ils n'habitaient plus la même ville ?

Nous nous sommes réunis dans un conseil au sommet, Élise, Henri, Hugo et moi, pour voir de quelle manière gérer cette situation. Oui, je sais, c'est un peu bizarre, nos quatre vies se retrouvent liées. Mais j'ai été prévenue de ce mode de fonctionnement dès le départ, et c'est pour la bonne cause, alors cela me convient.

Puisque mon mari et moi avons aussi des envies d'espace et de verdure, ainsi qu'un projet de bébé, nous avons tous décidé de quitter Tours pour sa périphérie. L'idée était d'aller habiter dans un coin agréable, où nos deux familles pourraient s'installer à proximité sans être trop près non plus, afin de conserver un peu d'intimité.

Par le plus grand des hasards — je jure que je n'y suis pour rien — nous avons trouvé notre bonheur au nord de Tours, à Saint-Martin, la ville où j'ai passé toute mon enfance. J'étais ravie d'y revenir avec ma tribu.

Emma fréquente mon ancienne école primaire. J'en étais presque émue aux larmes le jour de sa rentrée, mais je me suis vite calmée quand elle a expliqué en long, en large et en travers, à quel point elle considérerait ça nase de marcher dans mes pas, et qu'elle espérait ne surtout pas devenir comme moi une fois adulte... Ça fait toujours tellement plaisir de se sentir appréciée !

Alors oui, j'aime cette maison, mais je supporte de moins en moins l'atmosphère qui y règne. Dès que je franchis le seuil, je me mets sur la défensive, me demandant qui de Hugo ou d'Emma va attaquer en premier. Car la jeune fille n'est pas la seule à me chercher des noises, mes relations

avec son père se sont aussi dégradées depuis quelque temps.

Un foyer, c'est censé représenter le lieu réconfortant où l'on se ressource après une journée difficile. C'est horrible à dire, mais je n'arrive même plus à éprouver cette sensation chez moi.

3.

Par chance, aujourd'hui je ne reste pas coincée au bureau, ça va m'éviter de cogiter. Je pars en réunion à l'extérieur toute la matinée. Je passe à l'agence pour récupérer une voiture de service et je prends la route pour Marsez, une petite commune dans la vallée de la Loire.

Je suis chef de projet dans le Génie civil. Mon travail consiste à superviser une équipe pluridisciplinaire pour aider les collectivités dans les programmes d'aménagement qui comprennent des ouvrages d'art. Je suis donc souvent par monts et par vaux pour suivre mes différentes affaires.

Le maire que je vais rencontrer, M. Bazel, est l'un de nos clients réguliers. Son bourg ne paye pas de mine, mais la centrale nucléaire qu'il héberge représente une manne financière si importante que les dirigeants ne savent plus comment dépenser leur argent. Avec le concours de notre société, ils ont fait rebâtir l'hôtel de ville et l'école, la place principale a été complètement repensée, et la gare rénovée. Visiblement, les caisses de la commune doivent encore déborder s'ils font de nouveau appel à nos services.

Cela ressemble à une belle opportunité, un contrat sur le long terme avec un donneur d'ordre qui a les moyens de ses ambitions. En réalité, il s'agit d'une damnation ! L'édile en chef se prend pour un monarque et il a décidé de transformer sa cité en une espèce de château de Versailles moderne à sa propre gloire !

Malheureusement, il ne possède pas une once de bon goût. Chacune de ses propositions est une hérésie dans laquelle cohabitent la vulgarité et le kitsch. Et cerise sur le gâteau, il se montre d'une bêtise ahurissante, tout en étant persuadé de détenir la science infuse. Notre rôle dans tout ça ? Tenter désespérément, par tous les moyens, de le remettre dans le droit chemin, pour que sa ville ne devienne pas un musée des horreurs. C'est un travail épuisant, harassant, un combat perdu d'avance. Quand le sage désigne la lune, l'idiot regarde le doigt...

Jusqu'à maintenant, je n'ai suivi que de très loin les déboires de mes collègues avec cet énergumène. En tant que spécialiste des ponts, je n'étais pas concernée par les projets d'urbanisme et de bâtiments. Mais voilà qu'une idée lumineuse a traversé l'esprit du maire : il a décidé de construire une nouvelle passerelle sur la Loire pour créer un franchissement à la sortie de sa ville. C'est là que j'entre en jeu, mais je ne suis pas persuadée de devoir m'en réjouir.

Je profite de mon heure de trajet pour oublier mes contrariétés familiales et me remémorer les points principaux de ce dossier. C'est assez rapide, puisque M. Bazel ne nous a fourni jusque-là que peu d'informations. Il compte nous exposer ses idées lors de la réunion du jour.

Une fois à destination, je gare mon véhicule au pied du perron monumental de la mairie. Un conseiller m'attend

pour me conduire à Sa Majesté. Je me demande comment ce type a pu être élu. C'est un mystère ! Il dégouline de manières obséquieuses, tout en lui respire la condescendance, ce bonhomme semble faux jusqu'à la grande mèche qu'il rabat sur son crâne pour masquer sa forte calvitie, vain subterfuge ridicule. Et pourtant, je lui serre la main, lui rends son sourire, et claironne haut et fort que c'est un véritable plaisir pour moi de collaborer avec lui et que j'ai hâte de découvrir ce qu'il nous réserve. À l'école, nos professeurs ont oublié de nous enseigner l'art de broser nos clients dans le sens du poil sans avoir l'air de se moquer d'eux. J'ai appris sur le tas, et je m'en sors avec plus ou moins de réussite.

— Vous allez voir, s'exclame le maire, nous allons accomplir des choses formidables ensemble !

— J'en suis certaine !

Si seulement... Lorsque je pénètre à sa suite dans la salle de réunion, je réfrène à grand-peine un cri d'horreur. Mes collègues ont participé à la reconstruction de l'édifice, mais ils ne sont en rien responsables du carnage que la municipalité a réalisé à l'intérieur. Bien que nous leur ayons conseillé un décorateur spécialisé dans ce type d'agencement, ils n'en ont fait qu'à leur tête. Et c'est effroyable ! Partout du stuc, des dorures, du clinquant, du tape-à-l'œil qui pique.

Pendant que M. Bazel s'installe à la place d'honneur qui sied à son rang, je m'assois sur l'unique chaise libre, surprise par la présence d'une vingtaine de membres des services de la ville et du département. Ce n'est pourtant qu'un rendez-vous préliminaire pour poser les bases de cette nouvelle opération, je ne comprends pas pourquoi tous ces gens y participent.

On peut sentir l'excitation dans l'assemblée, tout le monde attend que le maire prenne la parole. Ce dernier savoure l'atmosphère fébrile, puis il se décide à entamer son discours. Un discours ? Je pensais être là pour échanger, pas pour m'infliger un speech électoral !

— Mesdames et messieurs, je vous remercie d'avoir fait le déplacement ce matin pour évoquer ensemble l'avenir de notre belle ville en plein essor.

S'ensuivent dix minutes d'autocongratulation concernant son incroyable influence sur le cadre de vie des habitants, avant d'en arriver enfin au morceau qui m'intéresse.

— Afin de faciliter la circulation des piétons et des cyclistes de notre magnifique commune, mais également pour les populations des bourgs voisins ainsi que les touristes, nous avons décidé de faire construire une nouvelle passerelle sur la Loire, digne des ouvrages les plus renommés ! Nous devons encore discuter des détails techniques de cette réalisation, mais je peux d'ores et déjà vous annoncer que ce pont s'inspirera des modèles du genre. Il mesurera de dix à quinze mètres de largeur, et bénéficiera des technologies dernier cri.

J'écarquille les yeux sous le coup de la surprise. Quinze mètres de large ? Dans quel but ? Même en plein cœur de Paris, on y réfléchirait à deux fois avant de se lancer dans un tel investissement, alors dans un patelin comme celui-ci, qui doit tout juste atteindre le millier d'âmes... Ils craignent quoi, au juste ? Des embouteillages de chariots de courses les jours de marché ?

— Nous avons le plaisir d'accueillir parmi nous Madame Valentin, annonce ensuite M. Bazel en me désignant du doigt, qui nous vient d'un important bureau d'études natio-

nal. Ses collègues nous ont accompagnés dans les chantiers récents de notre ville et je suis convaincu qu'elle se montrera aussi enthousiaste à l'idée de travailler avec nous. N'est-ce pas, Madame ?

Soudain, tous les visages se tournent vers moi. Alors que je reste bouche bée devant ce projet incongru, il va falloir que je retrouve vite mes mots, et les bons, pour exprimer un avis sur la question. Il vaudrait mieux que je ne donne pas le mien trop franchement, je pourrais vexer certaines personnes. Je vais devoir faire preuve de tact et de diplomatie, tout ce que je déteste. Ça se saurait, quand même, si c'était mon fort d'arrondir les angles. Mais pour le moment, il s'agit de rester la plus neutre possible.

Je parviens à bredouiller quelques phrases, à mi-chemin entre l'empressement et la prudence, en faisant bien attention à ne pas m'aventurer sur un terrain trop glissant, ni à faire des promesses intenables.

Je scrute les visages, mais je n'observe que des mines ravies. Personne ne semble remettre en cause ce délire. Qu'est-ce qui ne va pas dans cette ville ? Est-ce qu'il y a quelque chose de pas net dans l'eau ou dans l'air ? À leur place, je jetterais un coup d'œil du côté de la centrale nucléaire voisine, je ne serais pas étonnée d'apprendre qu'elle pratique des rejets illicites dans la nature, ceci expliquerait cela.

À l'issue de la réunion, je suis invitée à me joindre au maire et à sa garde rapprochée pour le déjeuner. Quel grand honneur ! Je voudrais refuser, je n'ai pas de temps à perdre en mondanités avec la montagne de travail qui m'attend au bureau. Mais il paraît que les courbettes, ça fait aussi partie de mon boulot...

Ce repas représente pour M. Bazel l'occasion de se glorifier devant une cour certes plus restreinte, mais toujours plus dévouée. Il me décrit par le menu tous les équipements qu'il imagine pour sa passerelle. Je suppose qu'il va nous demander de prévoir des garde-corps en or massif et une statue à son effigie. Par bonheur, il ne guette pas mon approbation, trop occupé qu'il est à m'expliquer d'où lui est venue cette idée de génie. Il poursuit son soliloque et je me contente d'acquiescer à intervalles réguliers. Au moins, les mets s'avèrent délicieux, ce déplacement ne relève donc pas de l'échec complet.

En quittant ce rendez-vous, je réintègre le monde réel avec soulagement. Cette assemblée m'a fait penser à une secte assoiffée des paroles du grand gourou. Pas une seule voix discordante dans la salle. Lorsqu'on lit une histoire comme celle-ci dans les journaux, on a du mal à y croire. Mais je l'ai vécu en direct, je peux en témoigner.

Je remonte dans ma voiture, j'appuie ma tête contre le volant et ferme les yeux. Ce n'est pas pour subir de telles absurdités que j'ai choisi ce métier. Pourtant, je dois faire avec. Et je n'en ai pas fini. Quelques coups frappés à la vitre me font sursauter. Monsieur le maire tient à nouveau à se féliciter de notre collaboration avant mon départ. Il m'a causé une belle frayeur ! Je l'expédie de la façon la moins brutale possible, tout en réfrénant l'envie de m'enfuir d'ici en courant. À l'instant même où j'arrive à m'en débarrasser, je démarre sur les chapeaux de roue et je m'éloigne de cette ville maudite. J'ai bien cru que je ne parviendrais plus à en repartir. J'en ai encore des frissons !

4.

Sur le chemin du retour, je prends mon temps. Dès que je serai rentrée au bureau, il faudra que j'épluche les cinquante-trois mails et que j'écoute les huit messages vocaux reçus pendant cette matinée, tout en gérant les tâches déjà prévues au programme. Autant dire que les quelques heures à ma disposition avant d'aller récupérer les enfants vont être chargées, alors je m'accorde un peu de répit.

Lorsque je débarque dans ma marguerite¹, je trouve Hugo en pleine discussion avec Tic et Tac, alias Maxime et Benjamin, deux collègues inséparables que j'apprécie beaucoup.

Les mouvements de personnel sont fréquents dans une boîte comme la nôtre. C'est parfois une bonne chose, comme lorsque Odette, la vénérable doyenne du service, une vieille peau acariâtre, a pris sa retraite. Ce jour-là, je

¹ L'explication de cette expression poétique se trouve au début de « *Mon prince ne viendra pas* ». Si vous ne l'avez pas lu, sachez que cette appellation originale et très fleurie désigne les groupes de bureaux. Pourquoi faire simple quand on peut faire compliqué !

me suis retenue de sabrer le Vouvray et de danser sur les tables pour manifester ma joie.

Et d'autres fois, cela me peine un peu plus, comme lorsque Alexandre, notre stagiaire pour lequel j'avais beaucoup d'affection, s'en est allé voguer vers de nouveaux horizons. Dans la vie comme au travail, les arrivées et les départs font partie du jeu, mais parfois, la stabilité, c'est rassurant.

Je suis ravie de continuer de côtoyer Ben et Max, ils savent mettre l'ambiance et ne sont pas les derniers pour la rigolade. Bon, ce sont aussi des professionnels très consciencieux, mais ça, c'est accessoire, non ?

Mon mari m'accueille avec un tendre baiser.

— Comment s'est passée ta réunion ?

— Offre-moi à boire et je te raconte tout en détail.

— Vendu !

Depuis notre rencontre devant la machine à café il y a un peu plus de cinq ans, nous n'avons pas perdu notre habitude de nous y retrouver pour discuter. Après avoir déposé mes affaires à ma place, je le suis dans l'espace-détente. Tout en sirotant mon cappuccino, je lui expose la nouvelle lubie de notre client. J'en fais des tonnes pour détendre l'atmosphère et le faire rire. L'agence est un terrain neutre, loin du champ de mines de notre foyer. Ici, nous ne sommes plus des parents, mais un couple de collègues, nos rapports se révèlent beaucoup plus simples.

— Je suis content de te voir de meilleure humeur, se réjouit Hugo. Tu avais l'air tendue en partant ce matin.

— Ah bon, tu crois ?

Je regrette qu'il remette ce sujet sur le tapis. Instinctivement, je reprends une position défensive, prête à rendre coup pour coup. Il soupire.

— Si tu ne m'expliques pas quel est le problème, je ne peux pas t'aider.

Il a raison, mais j'estime que je ne devrais pas avoir à éclairer sa lanterne, le souci me paraît assez évident.

— Emma me cherche en permanence, j'aimerais bien plus de soutien de ta part.

Il est difficile pour moi d'exprimer mon ressenti vis-à-vis de sa fille. Je sais depuis le début qu'il la fera toujours passer avant moi, et je l'accepte d'autant mieux depuis que je suis maman. Malgré tout, je préférerais parfois que cette dévotion ne se transforme pas en aveuglement. Si Emma dépasse les bornes, j'aimerais qu'il se charge de la recadrer, sans que j'aie besoin de réclamer son intervention. Mais comme d'habitude, il pense que je surréagis et que tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes. Il trouve en plus que c'est encore à moi de fournir un effort.

— Tu devrais l'emmener à l'école un matin, plutôt que de la laisser prendre le bus scolaire, elle apprécierait le geste.

Je secoue la tête, blasée.

— Tu ne vois pas qu'elle te mène en bateau ? Je lui ai proposé à plusieurs reprises. Tu sais ce qu'elle m'a répondu ? Qu'il était hors de question qu'elle se montre en ma compagnie devant les autres. Alors, excuse-moi si je n'ai pas envie de retenter l'expérience.

— Je suis sûr que tu exagères.

Nous y revoilà ! Nous tournons en rond. Toujours la même rengaine. Il va me dire que c'était une blague, qu'elle ne le pensait pas vraiment, qu'elle me taquinait. Il souffre d'un manque cruel de lucidité dès qu'il s'agit d'Emma.

Selon lui, je devrais me montrer plus coulante avec sa fille, me mettre à sa place. J'ai déjà tout essayé, ça ne

change rien. Mais lui, est-ce qu'il a seulement envisagé de tenter de comprendre ce que je ressens ? Imagine-t-il ce que c'est que de vivre une semaine sur deux avec quelqu'un qui me considère comme responsable de tous ses malheurs ?

— Et sinon, tu as réfléchi à ce que je t'ai dit, à propos de la succession de Jacques ?

Je lui sais gré de changer de sujet.

— Pour tout t'avouer, je n'ai pas cessé d'y penser toute la journée !

J'ai gardé cette idée dans un coin de ma tête, pour l'examiner sous tous les angles, peser le pour et le contre. Le résultat de cette analyse, c'est que ça m'intéresse beaucoup. Ce serait une belle évolution dans ma carrière.

Soucieux de faire la paix, Hugo s'approche de moi et me prend dans ses bras.

— Tu serais parfaite à ce poste. Tu devrais en discuter avec Jacques.

— Je vais m'en occuper. Je préfère laisser passer le week-end, pour avoir le temps de me préparer. Je lui en parlerai lundi.

Je me perds un instant dans les yeux bleu-gris de mon mari. À force de l'avoir sous le nez, et surtout de me bagarrer avec lui, j'oublie parfois que c'est un homme bigrement attirant qui m'a séduite dès notre rencontre. Ces moments d'accalmie demeurent trop rares. Désormais, j'ai tendance à surtout voir en lui un empêcheur de tourner en rond.

Il m'embrasse avant de m'abandonner.

— Je ne pourrai pas t'aider avec les filles ce soir, je ne vais pas rentrer très tôt. On m'a collé une réunion qui